

# LA CHAPELLE

L'inauguration définitive de la chapelle élevée à la place même où tant de victimes périrent de la plus affreuse des morts a eu lieu le samedi 4 mai. Cette cérémonie a revêtu un caractère strictement intime, c'est-à-dire que des messes ont été dites, ce jour-là, en la mémoire de ceux qui périrent en faisant le bien, et que seules les familles de ces martyrs y assistaient.

L'an dernier, Notre-Dame-de-Consolation avait été entr'ouverte pour la cérémonie de consécration. mais elle avait été aussitôt refermée, afin de permettre aux ouvriers de terminer l'oeuvre si remarqua-

Quelle émotion a saisi tous les coeurs en suivant ce chemin de la croix dont le terme est si justement ici le calvaire! Et avec quelle intensité de souvenirs ceux qui échappèrent au désastre revivaient ces minutes effroyables! Toutes ces figures vémérables ou charmantes semblaient se lever du tombeau, tant était précise la pieuse évocation de la commune pensée de tous

Aujourd'hui que tout est terminé, nous altons en quelques notes sommaires, résumer l'histoire de cette chapelle, qui est assurément l'un des plus beaux spécimens de l'architecture moderne.

Quelques jours après la terrible catastrophe, une Société civile composée des parents des victimes se forma dans le but d'acheter l'emplacement sur lequel avait été aménagé le Bazar de la Charité Mais le propriétaire refusa de vendre le terrain en bordure, théatre de l'incendie, sans les terrains en profondeur, que l'encastrement eût

Un comité se constitua, sous la présidence du baron de Mackau et de marche de Mgr le cardinal Richard, arche quatre jours circulaires, éclairant polonaises, des justaucorps honfut ouverte. En peu de temps on couronne est construite sur les arcs de l'or, du velours, des paillons, recueillit une somme suffisante pour d'hui terminée.

La cérémonie de la première pierre fut fixée au 4 mai 1898, anniversaire de la catastrophe, et les travaux furent, dès le lendemain, commencés.

Les fouilles découvrirent une mauvaise qualité, de moins stable qu'on descendait davantage. Il fallut se résoudre, pour associr les fondations, à prendre les mesures de sécurité nécessaires en pareil cas. On renonça à battre des pilotis, en raison de l'hôtel voisin, qui eût certainement souffert des ébranlements geur du terrain. causés par ce procédé: on établit, pour la communauté, des fondations sur puits, et pour la chapelle un portes et le départ de l'escalier. La vaste plateau de béton de ciment d'une surface de 500 mètres carrés et d'une épaisseur d'un mètre soixantedix, dans lequel furent novés trois grils composés de barres de fer ré-sistantes. Le monolithe, ainsi constitué, fut en état de répartir toute la charge du monument sur une surface telle que le sol, chargé uniformément, fut considéré comme soumis à un travail normal.

Sur ce plateau furent plantés et construits les piles et murs des basses caves, dans lesquelles le service de chauffage fut prévu, et bientôt s'élevèrent, sur les cintres de ces oaves, la crypte et ses dépendances.

La première pierre prit sa place définitive dans une pile à gauche de l'autel, où une de ses faces est restée apparente.

Ecarter, de prime abord, toute idée de tristesse qu de mort; concevoir un monument qui fît na tre une inipression de paix et de consolation, tout en conservant un cachet de noblesse et d'élégance, tel fut le but quelvoulut atteindre le jeune et éminent architecte M. Guilbert.

Il ne s'agissalt pas, en effet, d'ensevelir, mais au contraire de faire revivre, de giorifier la mémoire de ces admirables chrétiennes, tombées dans l'exercice de la charité, et de rappeler par le style de l'architecture la distinction et le goût qui ont été de tout temps la caractéris-

tique de la race française. Il semblé à l'architecte qu'on ne pourrait mieux exprimer ces diverses idées qu'en s'inspirant du style XVI, dont les formes simples et monumentales out conservé l'élégance des époques précédentes. C'est donc dans cet ordre d'idées

que M. Guilbert établit le projet définitif, dont voici la description : La façade du monument présente un motif principal en arrière-plan, composé de quatre colonnes ioni-ques qui encadrent un arc de voussure ajourées en demi-lunes au-dessus de la porte d'entrée placée en-tre ses pieds droits. Le chambranle de la porte est surmonté d'une plaque ornée d'une guirlande de fruits, protégée par une corniche portant deux vases à ses extrémités.

On accède à cette porte par un es-calier à double emmarchement, se développant entre deux ailes cour-bes reliant le motif principal aux deux pylônes placés aux extrémités et sur l'alignement de la rue. Elles sont flanquées de colonnes plus pe-tites, du même ordre que le grand, encadrant deux statues qui symbolisent la Foi et la Charité Les pylônes, surmontés de pots à

dien et des sœurs auxiliatrices. Sous le perron de l'escalier, dans

l'axe du monument, se trouve la porte de la crypte surmontée d'un cartouche orné d'une guirlande de

Le fronton du motif principal, audessus duquel est placée un croix entourée d'une guirlande de cyprès, porte dans son tympan deux anges placés de chaque côté d'un grand cartouche qui se compose d'une plaque portant l'inscription suivante :

4 mai 1897 A. Notre-Dame-de-Consolation Ne vous attristez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance

L'un de ces anges tient la palme du martyre, et l'autre prend des

tomber. Sur le plan carré de la chapelle dont les anges sont accusés par quatre pots à feu de forme basse, s'élève une couronne de pierre percée de vêque de Paris. Une souscription la peinture de la coupole. Cette doubleaux portés par les colonnes l'acquisition du terrain nécessaire à intérieures; elle est surmontée du l'édification de la chapelle de No- dôme de plomb dont les côtés, ornés tre-Dame-de-Consolation aujour- de trophée formés des instruments de la passion, sont dorés, ainsi que la Vierge qui termine le monument. et dont le geste exprime celui de

'Espérance. Dans le soubassement, l'arrange ment particulier des dallages en ter rasse formant socie aux statues et placé en contre-haut des paliers intermédiaires de l'escalier a permis de pratiquer l'échappée des deux en-

communuauté. être ménagées sans qu'il fût rien perdu des vingt mètres de la lar-

Trois grilles en fer forgé et cuivre ciselé ferment les deux petites dérés l'acclamaient, lui faisaient porte de la crypte est en bronze, celle de la chapelle en tois sculpté. La composition intérieure de la chapelle est inspirée de la double idée de la mort et de la résurrec-

### RECETTE

Profiterolles au chocolat Faites bouillir un quart de litre d'eau avec 125 grammes de beurre, un peu de sel. Quand cela bout, retirez du feu, ajoutez-y 125 grammes de farine en remuant vivement. Une fois mélangé, remettez sur le feu en remuant pendant 30 à 40 secondes. Retirez complètement du feu et ajoutez-y 4 oeufs, mélangez un par un, 10 grammes de sucre en poudre et une goutte d'eau de fleurs d'oranger. Avec cette pâte, couchez des petits choux sur une plaque, dorez-les à l'ocuf et faites-les cuire au four. Quand ils sont cuits, laissez-les refroidir et garnissez-les avec de la crême Chantilly sucrée et vanillée. D'autre part, vous faites fondre 3 tablettes de bon chocolat dans un demi-litre d'eau avec une petite gousse de vanille et 150 grammes de sucre. Laissez culre, que cela fasse une sauce épaisse et saucez vos petite choux garnis, mais

juste au moment de servir.

# COMMUNE

la mitraille ne put supporter les plus distincte, le tumulte plus nuits de grande garde, l'immobi-grand. Sur le pont de la Conlité dans la neige; et un matin corde, Kadour perdit l'état made janvier, on le ramassa au bord jor. Un peu plus loin, on lui prit de la Marne, les pieds gelés, tor- son cheval; C'était pour un képi

long des mers latines.

Pour se distraire, Kadour n'a- lui seul valait toute une armée. vait que sa derbouka. De temps tous les mouvements d'un ry devint confus. Il fit parler la thme. Tantôt il battait la charge poudre de plus belle. et l'éclair de ses dents blanches! Tout à coup la barricade se quelque aubade musulmane, sa volée. narine se gonflait, et dans l'odeur Le turco, lui, ne bougea pas. fade de l'ambulance, au milieu Embusqué, prêt à bondir, il ajus-

Deux mois se passèrent ainsi. lier et présentent, dans leur soubas-sement, les entrées privées du gar-dien et des sœurs anxiliatrices le troupeau las et désarmé qui qu'au soir, puis le tocsin, la canonnade. A tout cela, il ne comprit rien, sinon qu'on était toupouvoir se battie, puisque ses parti, son tambour sur le dos, en bouscule. quête de sa compagnie. Il ne chercha pas longtemps. Des fédérés qui passaient l'emmenèrent à la Piace. Après un long interrogatoire, comme on n'en poubezef macache bono," le général de ce jour là finit par lui donner et l'attacha à son état major. Il y avait un peu de tout, dans cet état major de la Commune, des souquenilles rouges, des mantes grois, des vareuses de marin et des chamarrures. Avec sa veste bleue brodée de jaune, son turban, "sa derbouka," le turco vint compléter la mascarade. Tout joyeux de se trouver eu si belle compagnie, grisé par le mes. soleil, la canonnade, le train des rues, cette confusion d'armes et que c'était la guerre contre la Prusse qui continuait avec ie trées réservées au gardien de la ne sais quoi de plus vivant, de plus libre, ce déserteur sans le Ainsi les quatre entrées ont pu savoir se mêla naïvement à la grande bacchanale narisienne. et fut une célébrité du moment. Partont sur son passage, les féfête. La Commune était si fière de l'avoir qu'elle le montrait, l'affichait, le portait comme une cocarde. Vingt fois par jour la impertinents, ils seront plus frois-Place l'envoyait à la guerre, la sés de votre dédain que vous de leur insulance. Guerre à l'Hôtel de Ville. Car euin on leur avait tant dit que

> là était bien un vrai turco. Pour s'en convaincre, on n'avait qu'à regarder cette frimousse éveillée de jeune singe, et toute la sauvagerie de ce petit corps s'agitant sur son grand cheval dans les voltiges de la

artilleurs?.... Au moins, celui-

fantsais. Quelque chose, pourtant, manquait au bonheur de Kadour. Il agrait voulu se battre, faire parler la poudre. Malheurensement. sous la Commune, c'était comme sous l'Empire, les Etats-majors n'allaient pas souvent au feu. son temps sur la place Vendôme, muire. ou dans les cours du ministère de la guerre, au milieu de ces du pauvre, c'est lui procurer la joie camps désordonnés, pleins de de se croire un instant notre égal. barila d'eau-de-vie teujours en

perce, de tonnes de lard défoncées, de ripailles en plein vent où l'on siège. Trop bon musulman pour prendre part à ces orgies, Kadour se tenait à l'écart sobre et tranquille, fassait ses ablutions dans un coin, son kousakouss avec une poignée de semoule; puis, après un petit air C'était une petit timbalier de de derbouks, il se roulait dans tirailleurs indigenes. Il s'appe- son burnous et s'endormait sur lait Kadour, venait de la tribu un perren. à la flamme des bide Djendel et faisait partie de vouses. Un matin du mois de cette poignée de turcos qui s'é mai, le turco fut réveillé par une taient jetés dans Paris à la suite fusillade terrible. Le ministère de l'armée de Vinoy. De Wis-était en émoi, tout le monde cousembourg jusqu'à Champigny, il rait, s'enfuyait. Machinalement, avait fait toute la campagne, il fit comme les autres, sauta sur traversant les champs de bataille son cheval et suivit l'état major. comme un oiseau de tempête, Les rues étaient pleines de claiavec ses cliquettes de fer et sa rons affolés, de bataillons en déderbouka (tambour arabe;) si bandade. On dépavait, on barvil, si remuant, que les balles ne ricadait. Evidemment il se passavaient où le prendre. Mais sait quelque chose d'extraordiquand l'heure fut venue, ce petit naire.... A mesure qu'il approbronze africain rougi au feu de chait du quai, la fusillade était

du par le froid. Il resta long à huit galons, très pressé temps à l'ambulance. C'est là d'aller voir ce qui ce passait à que je le vis pour la première l'Hôtel de Ville. Furieux le turco se mit à courir du côté de la Triste et patient comme un bataille. Tout en courant, il archien malade, le turco, regardait | mait son chassepot et disait enautour de lui avec un grand œil tre ses dents : "Macache bono," doux. Quand on lui parlait, il Brissien..." car pour lui c'é souriait et montrait ses dents. taient les Prussiens qui venaient C'est tout ce qu'il pouvait taire, d'entrer, Déjà les balles sifcar notre langue lui était incon- flaient autour de l'Obélisque, nue, et à peine s'il parlait le sa dans le feuillage des Tuileries. A bir, ce patois algérien composé la barricade de la rue de Rivoli, de provençal, d'italien, d'arabe, des vengeurs de Flourens l'ap-fait de mots bariolés ramassés pelèrent: "Hé! turco! tur-comme des coquillages tout le co!....." Ils n'étaient plus qu'une douzaine, mais Kadour à

Debout eur la barricade, fier en temps, quand il s'ennuyait et voyant comme un drapeau, il trop, on la lui apportait sur son se battait avec des bonds, des lit et on lui permettait d'en jouer, cris, sous une grêle de mitraille. mais pas trop fort, à cause des A un moment, le rideau de fuautres malades. Alors sa pauvre mée qui s'élevait de terre s'écarfigure noire, si terne, si éteinte ta un peu entre deux canonnadans le jour jaune et ce triste des et lui laissa voir des pantapaysage d'hiver qui montait de lons reuges massés dans les la rue, s'animait, grinçait, suivait | Champs Elysées. Ensuite tout

passait dans un rire féroce, ou tut. Le dernier artilleur venait bien ses yeux se mouillaient à de s'enfuir en lâchant sa dernière

des fioles et des compresses, il ta solidement sa baïonnette et revoyait les bois de Blidah char attendit les casques à pointes... gés d'oranges et les petites mau. C'est la ligne qui arriva!....
resques sortant du bain, mass Dans le bruit sourd du pas de quées de blanc et parfumées de charge, les officiers criaient: 'Rendez-vous!....'

Le turco eut une minute de Paris, en ces deux mois, avait stupeur, puis il s'élança le fusil

Bono, bono, Francèze! rentrait, plus tard les canons là cette armée de délivrance, promenés, roulés du matin jus Faidherbe ou Chanzy, que les Parisiens attendaient depuis si longtemps. Aussi, comme il était heureux, comme il leur crijours en guerre, et qu'il allait ait de toutes ses dents blanches!

En un clin d'œil la barricade ses fussent fermées, parce que, jambes étaient guéries. Le voilà sfut envahie. On l'entoure, on le

"Fais voir ton fusil!" Son fusil était encore chaud.

" Fais voir tes mains!" Ses mains étaient noires de poudre. Et le turco les montrait vait rien tirer que des "bono fièrement, toujours avec son bon

rire....

roses qu'il semble vouloir laisser dix francs, un cheval d'omnibus mur et...rran!...Il est mort saus y avoir rien compris.

ALPHONSE DAUDET.

### Pensées de Femme.

Il est des circonstances où l'on a autant de chagrin que ceux qui pleurent, sans avoir droit aux lar-

Que de personnes auraient besoin d'uniformes, persuadé d'ailleurs d'être remontées aussi souvent que leur montre!

> Evitez d'apercevoir les froissements dont souffrent vos amis; les souligner, c'est les aggraver.

Ne point se prodiguer, c'est se faire apprécier.

Les femmes prennent d'autant plus d'importance que les hommes en perdent.

Montrez-vous insemsibles a vec les

Tel dépense plus d'esprit, en une

leurs marina étaient de faux heure, sans s'appauvrir que d'autres marina, leurs artilleurs de faux en huit jours, après une longue épargne. Aussi bien que les sept tours con-

seillés à la langue, ne pourrait-on conseiller à la plume sept plongeons avant de tracer une phrase : tant de sagesse reste au fond de l'encrier!

Un mot expressif vaut de longues périodes.

On trouve intelligents et sagaces ceux qui nous jugent favorablement. Que la foule est banale lorsqu'on n'y voit plus ombres ni silhouettes

Certains gens perdent la mémoire pour mentionner ce qui nous serait En dehors des courses et des pa- avantageux, et la retreuvent subiterades, le pauvre turce passait ment pour signaler ce qui peut nous

Accepter avec effusion l'offrande

### Lettre Vendéenne.

" Dites nous donc une histoire édifiante, ma bonne Jacquine," demandaient à leur vénérable compague deux pieuses enfants de Marie.

Voici une histoire dont j'ai été témoin, qui est arrivée à ma famille quaud j'avais votre age et que j'habitais la Vendée. Avant de la commencer, récitons ensemble " l'Ave Maria." Toutes trois prièrent avec recueillement, puis la bonne Jacquine, assise entre ses deux protégées, commença le récit suivant :

Mon père était simple sabotier, et certes il ne gagnait pas plus d'argent qu'il n'en faut, quand tout à coup la Révolution éclata. L'ouvrage alla fort mal, et je vous assure que j'étais bien seuvent obligée d'attendre pour manger, et que nous ne nous régalions pas tous les jours.

Je me souviens d'un certain samedi où nous n'avions à la maison ni le moindre morceau former une espèce de dais aude pain ni la plus petite pièce de dessus de l'autel. Sur le tronc monnaie. Ma mère se désolait, moi, je rongeais le coin de mon tablir pour m'imaginer que je maugeais quelque chose. Quant à mon père, il avait tant de religion, tant de force, tant de courage, qu'il paraissait parfaitement tranquille.

- Mais, mon pauvre Mourat, lui dit enfin maman, nous ne pouvons rester sans manger pourtaut! Jacquine souffre déjà, j'en suis sure. Quant à moi, l'inquiétude m'ôte tout appétit. Cependant il faut prendre un parti et tacher d'aller chercher des pratiques, puisque les pratiques ne viennent pas nous chercher.

— J'ırai, ma femme, j'irai, répondit mon père; mais sais tu ce qu'il faut faire d'abord? Il faut prier la Sainte Vierge, car elle est bien puissante, elle peut tout! Prions, ma femme, prions de tout notre cour!

à peine notre prière était-elle terminée, toc! toc! on frappe à notre porte.

Nous nous mimes à genoux, et

-Qu'est ce que c'est ? dit mon père en allait ouvrir. C'était un voisin qui venait ac

heter une paire de sabots. -Vous voyez!vous voyez! s'écria papa en se tournant de no-

tre côté. Il livra les sabots, reçut la pièce d'argent, courut chez le boulanger, et revint avec un pain,

- Voici à manger que la bonne Sainte Vierge nous envoie.

la table en nous digant :

Ma pauvre mere en pieurait de Vaguement, dans son idée de reconnaissance, et il fut bien sauvage, il se figurait que c'était | décidé que nous ne nous découragerions plus, tant que la Sainte Vierge resterait au ciel pour nous aide et nous secourir.

Or le lendemain, qui était donc un dimanche, nous espérions aller à la messe, bien que les églivoyez-vous, mes enfants, dans le temps dont je vous parle, il n'était pas permis de prier le bon Dieu publiquement. On nous prenaitles prêtres et on les emmenait loin du pays; heureusement nieux pour se cacher, et puis le matin ils nous disaient la messe Alors, on le poussa contre un en secret et nous donnaient la de nous avoir sauvées. facilité de prier tout de même. Donc, au matin du dimanche, mon père nous conduisait, ma mère et moi, quand des voisins accourarent vers nous tout effa-

- Les bleus sont venus cette nuit, nous disent-ils, et ont enlevé M. le curé.

On appelait les bleus nos ennemis, les bandits qui mettaient la Vendée au pillage, des gens qui se dissient Français comme nous, mais qui voulaient abolir la religion et montraient qu'ils avaient bien peu de cœur et de charité.

-Nous le délivrerons, déclara mon père.

---Vous avez raison, père Mourat ; il faut délivrer notre curé! Dieu vous entend et vous béaira, dit ma mère.

- Mes enfants, murmura mystérieusement le plus âgé de la troupe, puisque nous ne pouvons entendre la messe aujourd'hui, il faut au moins prier ensemble. Entrez dans ma grange, et nous allons dire quel ques mots au bon Dieu.

Une fois que nous fames entrée, le vieillard tira son chapelet, tout le monde se mit à genoux, et la prière fut faite à haute voix. Le chapelet durait encore,

quand on entend crier: "Aux armes! aux armes!" Mon père s'élance avec ses voisins, bientôt nons entendons la fusillade, mais le combat ne fat pas de longue durée. la victoire reste aux Vendéens, qui parviennent à déliyrer M. le curé.

A peine le bon prêtre était-il ramené au milieu de ses paroissiens, qu'après les avoir eutretenus avec sa douceur et sa gaieté ordinaires, il demanda si l'on avait tout ce qu'il fallait pour l'autel, attendu qu'il désirait, la nuit suivante, dire la messe pour remercier le Seigneur. On lui répondit que rien ne manquait, et qu'il n'avait qu'à désigner l'endroit où il voulait que tout fût préparé.

—Eh bien! répliqua M. le curé, ce sera au pied du grand chêne de la bonne Vierge. Il y a là une roche qui portera la pierre sacrée, et puis, vous savez, on n'invoque jamais en vain la Mère

du Sauvenr. -Ah! oui, oui! s'écrièrent plusieurs voix dans la foule, à Notre Dame du Gros-Chêne! elle a fait déjà plus d'un mira-

-Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un jour que nous étions réanis près du chêne pour chanter quelques cantiques, nous n'avons jamais pu nous y décider, et une voix incompréhensible nous a fait entonner le "Stabat."

-Eh bien! mes enfants, termina le bon curé, à bientôt, à cette nuit, près de Notre-Dame du Gros Chêne!

La nuit était avancée, les femmes préparèrent tout ce qui était nécessaire pour la messe; elles couvrirent de planches le bloc de roches, la pierre sacrée fut placée au milieu. Une grande voile blanche fut suspendue aux branches des arbres, de facon à du gros chêne on appuya le cru-

A quelques pieds au-dessus du crucifix, dans une petite niche tapissée de mousse, se voyait l'image de la Sainte Vierge, autour de laquelle on avait mis des bou quets de lis et des roses blanches. La nuit était si calme, que la flamme des cierges était à peine agitée. La messe commença aux chants des rossignols; mais elle u'était point encore terminée, que des cris téroces nous annoncèrent l'approche de nos ennemis.

Vite on termine, on éteint une partie des torches, on cherche à tout faire disparaltre; le bon curé se sauve en emportant les vases sacrés et l'image vénérée de la Vierge Marie ; les hommes restent là pour le combat et nous ordonnent de fuir. Mais moi, j'avais grand'peur, et puis maman ne voulait pas quitter mon père. Bientôt les brigands nous arrivent, on se bat, les Vendéens sont obligés de céder au nombre. Plusieurs sont tués, papa s'échappe, et maman et moi nous restons prisonnières,

Un des chefs, heurensement, déclara qu'il ne fallait point trop martyriser les femmes; mais les soldats étaient furieux et voulaient se venger sur nous. Je n'oublierai jamais celui qui se jeta sur maman, et qui, la saisis qu'il plaça triomphalement sur sant par le bras gauche, faillit la faire tomber en la secouant.

prier? lui dit-il avec couroux. -C'est vrai, répondit paisible

ment ma mère. -Donne-moi ton livre de priè-

res! -Je ne sais pas lire, je n'en ai point.

- Donne moi ton chapelet, alors! In dis bien ton chapelet, j'imagine? Ton chapelet! donne ton chapelet!

-Tiens répondit ma mère en montrant ses dix doigts, le voici mon chapelet; je m'en sers tous les jours, prends si tu le veux...

Les bleus, étonnés de taut de courage, nous laissèrent tranles prêtres étaient assez ingé- quilles, ma mère et moi; rentrées à la chaumière, nous avons bien remercié la Sainte Vierge

## d'Uiseaux

Nous avions rompu sur des mots. Madeleine et moi, sans savoir au juste pourquoi,— entêtés d'orgueil stupide, - mais tout restait bien brisé. Et je me retrouvais seul. dans ce petit appartement dont elle était exquisement la chaleur de la

L'effroyable chose que le bonheur On ne se doute de lui que lorsqu'il est loin! Et il n'est point de femmes pour vous donner la sensation qu'on est heureux dans la minute

précise vù on l'est. A peine Madeleine perdue, tout ce qu'elle avait été s'embellissait de mon regret et de mon chagrin. la pensée même que, de son côté, i en était ainsi pour elle, ne m'était

point une revanche. Que faire? la rappeler, la prier Certes, la perspective d'être lâche n'effraie pas un homme; pour voir Madeleine franchir tout d'un coup la porte, j'aurais donné toute ma dignité;--et pourtant je ne fis rien. je ne bougeai point; je préférais, étrangement, demeurer là, irrité, douloureux, et creuser ma mélan

colie dans un coin.
J'étais assis, à lire tout auprès de la cage. Sur son pied, avec son bombage doré, elle resplendissait au soleil qui frappait de la fenêtre, et, dans cette joie, c'était un bruit de pattes sautillantes, d'ailes secouées, de bece piailleurs.

Il y avait là, en un incessant mouvement, des hollandais à houpette. des travailleurs, des "joues orangées", des "becs rouges", un cou ple d'hirondelles de Portugal en demi-deuil, et un autre de moineaux du Japon, tout blanc de neige, qui, à le regarder, conduisait l'imagination vers ce ciel de turquoise, le ciel de Yamamoto, auquel il avait été ravi. Et tout cela était vivant comme d'une folie printanière de vivre, avec des stations à deux dans la mangeoire fournie de millet, des coquetteries sur le rebord de la petite vasque où tremblote l'eau claire, des provocations, des colères, puis soudain des côte à côte dans le plus doux de la plume. Et plusieurs fois le livre m'était tombé des mains à contempler ce manège d'êtres heureux et affranchis de pensée. Je me trouvais bien un peu ridicule en face de cette cage et la vi-

sion du pot de fleurs de Jenny l'ouvrière me traversa ; réellement il ne manquait plus que lui pour que les accessoires du sentimentalisme fussent au complet chez moi. Mais je ne sais pourquoi, invinciblement, je revenais toujours à ces oiseaux qui,

eux, s'aimaient. Ils avaient beau avoir connu l'espace, dans l'étroite limite de leur domaine actuel, ils étaient radieux: un bâton de bois blanchi, passé en-tre les barreanx, tout aussi bien que la branche d'un arbre en fleurs, supportait leurs passions, et c'était cruellement charmant, ce tableau d'amour égoiste, d'amour quand même dans la maison vide. Et c'est à cause de lui que, comme un imbé-

cile, j'ai pleuré. Singulières larmes, nerveuses, ca-hotées, incapables de me détendre. Sans doute elles ne provenaient pas de la source pure de douleur, car loin d'en ressentir quelque apaise-ment, je me surpris à être mauvais; une irritation aigue perçait en moi, et maintenant ces oiseaux, ces beaux oiscaux rares, je les détestais.

Et une idée me poussa. Ah! ils restaient ensemble? Ils esalent se faire et se trouver heureux? Ils me narguaient? En bien ls verraient!

Alors, je me levai, j'allai chercher dans un recoin une des cages de transport dans lesquelles ce petit monde était venu chez moi, et 'ayant disposée, et confortablement pourvue, elle aussi, je m'approchai de la grande sur laquelle j'étendis comme une ombre, j'ouyris la porte qui grinça ainsi que celle d'une vraie prison, et, dans la volière,

j'introduisis la main. Cette main, ma main, elle sem-blait énorme là dedans. Devant une si monstrueuse apparition, les oi-seaux épouvantés battirent l'air, donnérent éperdûment contre le dôme pour dégringoler ensuite à fond de cage, aplatis, pêle-mêle, les yeux fous et plaintifs. Et je vovals frissonmer leurs petits ventres

La main étendue sur eux, menacante s'agita, fouilla en tous sens, et, insensible aux griffades qui la ayaient, commença une chasse que se à peine avouer. Enfin, après de longues poursuites, des tâtonnements, toute une lutte contre l'insaisissable, elle se retira: une moi-tié de la grande cage s'était trouvée transportée dans la petite. J'avais séparé les couples.

tinueraient plus. Ma jalousie ayant réalisé ces représailles, cette triste victoire était satisfaite et j'éprouvais cette volupté de victime à la fois et de bourreau, à me dire que, pour ceux-là aussi, c'était fini. Et l'heure ayant fui, comme je devais dîner et passer la soirée chez

A présent, au moins, ils ne con-

des amis, un peu remis et bizarrement réconforté par les émotions de cette vengeance, je m'habillai et sor-Je ne resongeai à mes oiseaux que le lendemain matin, à l'ouverture

des yeux. D'ordinaire, à travers la cloison, mon réveil brumeux était salué par un tintamarre de roulades et, cette fois, je n'entendis rien. Je sautai du lit, je courus aux cages. - et dans la petite, devant les

provisions à peice entamées, il n'y waire tomber en la secouant. avait plus que des morts, de pauvres — Vous étiez là en train de morts, raidis et froids Morts de la séparation, frappés dans le chaud du cour et de l'habitude si douce, inconsolables du bon-

heur et de l'amour perdus, tous ils étaient là, couchés, et c'était com-me une morgue d'oiseaux. Un moment, en face de ce spectacle, je demeurai affligé, honteux, m'accusant. Si je n'étais pas tout à fait responsable de cette catas-

trophe, si par un point j'avais une plausible excuse, elle était pourtant mon œuvre et je ressentis, en superstitieux, quelque chose d'indéfinissable à me dire que je n'étais qu'un assassin d'oiseaux. Mais insensiblement, comme si, dans les pires hasards il y avait tou-

jours quelque compensation, en ce fait attristant, plus loin que lui, je distinguai un motif de me réjouir, de m'apaiser au moins, et presque une lueur de la Vérité. Oui, les oiseaux, eux, en étaient

morts, et maintenant je me persuadais, me réconfortais en me disant qu'au fond, je ne devais pas aimer Madeleine autant, que je ne l'aimais plus, qu'il ne fallait pas souffrir. et que ce n'était pas vrai, puisque je n'avais pas fait comme eux!

ALEXANDRE HEPP.

Mort du révérend Bahoock-Presse Associés-

New York, 18 mai - Une dépêche reçue à New York annonce la mort, aujourd'hui à Naples, de la flèvre méditerranéenne, après quelques jeurs de maladie, du révérend Maltbie D. Babcock, pasteur de l'église presbystérienne Brick de New York.

La dépêche vient de Mme Babcock qui, avec son mari et d'autres ecclésiastiques, faisait un voyage d'agrément dans la Méditerranée. Le docteur Babcock avait gradué à l'Université de Syracuse en 1879, et il avait été ordonné ministre en 1882 après un cours au séminaire de théologie d'Auburn.

Son premier poste fat la première église presbytérienne de Lockport. Cinq ans plus tard il allait à Baltimore succéder su mévérend doctour Frank W. Gunsaulus et en 1899 il remplaçait le docteur Henry Vandyke comme pasteur à l'église Brick de New York.

Assassinat dans le Texas. Presse Associée

Dallas, Texas, 17 mai-Ben Rooser, de Floresville, fils du riche éleveur Benjamin Rooser, a été trouvé mort hier dans le comté de Live Oak.

On ne sait pas à quelle cause attribuer sa mort. Il a'occupait des bestiaux de sou père et il avait disparu depuis deux

fila était mort.

jours quand M. Benjamin Rosser a été prévenu. Le père s'est rendu à cet endroit hier soir et il a télégraphié que son

On suppose qu'il a été assassiné.

L'eau gazeuse d'Abita convient aux h-abitués. Ils aiment les bonnes choses—les